



LE TROISIÈME HOMME

Le point commun aux succès de Federer, Wawrinka et de l'équipe de Suisse de Coupe Davis? Severin Lüthi, entraîneur discret mais influent.



Il n'aime pas les interviews mais a accepté de nous rencontrer juste avant de monter dans l'avion pour rejoindre Roger Federer et Stanislas Wawrinka à l'US Open. Rencontre avec celui qui, sans faire de bruit, a su se rendre indispensable au tennis suisse.

Nous sommes à l'aéroport de Genève, tout près de Palexpo. Pensez-vous à la Coupe Davis chaque fois que vous venez par ici ?

« Cela m'arrive souvent, c'est vrai. Quand je passe en voiture, je jette toujours un oeil en pensant aux moments forts vécus ici. Mais aujourd'hui, j'ai plus eu le flash du retour de Stan après sa victoire de Melbourne en janvier dernier. »

Tout le public suisse a déjà les yeux rivés sur cette demi-finale contre l'Italie, et vous voit même déjà en finale. Cela vous inquiète ?

« Ce n'est pas dangereux parce que nous, nous ne sommes pas dans cet état d'esprit. Et nous évitons de penser trop vite à la Coupe Davis. En sport, il ne faut jamais regarder trop loin. Bien sûr, nous serons favoris, confiants et ambitieux mais nous serons aussi respectueux. J'avais le même discours avant le quart de finale

contre le Kazakhstan. Les gens ont pu croire que ce n'était que des paroles mais la victoire fut finalement difficile à obtenir. L'Italie possède un plus fort potentiel que le Kazakhstan, avec de meilleurs joueurs et un meilleur double. Je comprends l'enthousiasme du public, moi-même quand je vais supporter mon équipe de hockey favorite je m'attends à ce qu'elle gagne, mais un sportif ne peut pas penser comme ça. »

Avec le recul, quel bilan faites-vous de ce match contre le Kazakhstan ?

« Avec un bon départ, nous aurions pu gagner cette rencontre très facilement. Mais la Coupe Davis, c'est particulier. Ce sont d'autres règles qu'en tournoi. Le vendredi, c'est votre premier match mais c'est déjà presque comme une demi-finale en terme d'enjeu et de pression. Il faut s'y préparer. Il faut aussi savoir rebondir, ne pas rester choqué parce que ça s'est mal passé le premier jour. C'est ce qui est bien avec Stan : il ne renonce jamais. Plus ça dure et meilleur il est. »

Vous pensez qu'il sera à nouveau très tendu par le fait de jouer devant son public ?

« Il a cette image mais moi je l'ai vu faire de très bons matchs en Suisse. Il a été finaliste à Gstaad, demi-finaliste à Bâle. Contre le Kazakhstan, il a connu des difficultés mais il s'en est sorti et je crois que ça va beaucoup l'aider pour la demi-finale. »

Comment jugez-vous sa saison ? Depuis sa victoire à Melbourne, il alterne le bon et le moins bon...

« Il est plus « up and down » que l'an dernier, c'est vrai, mais les attentes sont plus hautes aussi. Aujourd'hui, un quart de finale dans un Masters 1000, cela semble normal. Moi je pense qu'il est toujours un peu en train de s'adapter à sa nouvelle situation. Il aimerait être plus constant mais à choisir, je trouve préférable de gagner un Grand chelem et un Masters 1000 plutôt que d'arriver en demi-finale partout. »

Il y a eu un moment clé dans son évolution : une discussion qu'il a eue avec vous en juin 2012 après Wimbledon. Que lui avez-vous dit ?

« Nous avons parlé un peu de tout. Ce qui était surtout important, c'est que l'initiative venait de lui. La force de Stan, c'est qu'il est très honnête avec lui-même,

il sait se poser les bonnes questions et est assez ouvert pour entendre des réponses qui font mal. Je lui ai conseillé d'essayer de se connaître encore mieux, d'être plus clair sur ce qu'il voulait faire, de penser plus au boulot et moins aux résultats. Il m'a demandé où je situais son maximum. Je ne sais pas, mais ce que je sais c'est que se demander « est-ce que je peux revenir dans le top 10 ? », ce n'est pas la bonne question. Il faut faire le maximum et tirer le bilan après. »

Parlez-vous à Stan comme vous parlez à Roger ?

« Mon idée, c'est qu'un entraîneur doit s'adapter à chaque joueur. Bien sûr, il est bon comme coach d'avoir une ligne directrice mais je n'impose rien. Si on trace une ligne droite, il y aura toujours des pertes à gauche et à droite. A chacun son chemin. Stan et Roger sont assez différents. Ce sont des caractères forts mais qui ont tous deux l'intelligence d'accepter une décision. »

Vous n'aimez pas vous mettre en avant, au point que votre rôle a longtemps paru secondaire...

« Parfois, ne pas donner d'interview ou ne pas donner d'explication en conférence de presse me retombe un peu dessus mais on ne peut pas tout expliquer. Certaines choses doivent rester à l'intérieur du groupe. Je laisse les joueurs s'exprimer s'ils en ont envie. Je n'ai pas de problème avec ça ; ce que je veux moi, c'est que l'équipe gagne. Parce que si l'équipe a du succès, j'en ai aussi. »

En ce moment, Roger, Stan et l'équipe de Coupe Davis ont du succès. Et les gens commencent à se dire que vous n'êtes pas si mal comme coach...

« Ce sont des moments comme ça. Tout s'enchaîne bien c'est vrai, et ça fait plaisir, mais ça peut rapidement tourner. J'essaye de faire mon boulot le mieux possible mais je ne veux pas dépendre de l'amour des gens parce que c'est trop instable. Parfois vous avez bien travaillé et le résultat n'est pas là. Où est la vérité ? Et puis, il est trop tôt pour s'enflammer, il reste encore beaucoup à accomplir cette année. Dans dix ans, peut-être que je serai fier de tout cela. »

Vous vous préservez ou c'est votre nature qui est ainsi ?

« C'est mon caractère. C'est vrai que j'aimerais parfois être moins dans le contrôle, me lâcher plus, être euphorique. Mais sur le court, mon rôle est de rester calme. Il y

a suffisamment d'excitation autour des joueurs pour ne pas en rajouter une couche. Bien sûr, pousser des grands cris, faire de grands gestes, ça passerait mieux à la télé mais ce n'est pas ce dont les joueurs ont besoin. »

Votre style est désormais reconnu puisque vous avez signé un contrat de sponsoring à titre personnel avec Firstcaution SA, la société d'assurance spécialisée dans le cautionnement de baux à loyer...

« On s'est trouvé des points communs : la société est jeune, moi encore un peu ; on veut progresser, aller de l'avant. Nous partageons les mêmes valeurs. J'avais déjà eu des partenaires par le passé mais en ce moment ça devient plus intéressant. Moi je pense qu'il faut d'abord travailler pour ensuite pouvoir prétendre être récompensé. Aujourd'hui, beaucoup demandent avant d'avoir eux-mêmes fait quelque chose. »

On sait peu de chose de vous. Etes-vous marié ? Avez-vous des enfants ?

« J'ai la même copine depuis dix ans mais nous ne sommes pas mariés et nous n'avons pas d'enfant. »

Vous avez ceux de Roger !

« C'est vrai que je passe beaucoup de temps avec lui et sa famille depuis des années et nous sommes devenus très proches. »

Il vous étonne encore ?

« Très souvent. Beaucoup de choses m'étonnent chez lui : la façon dont il gère une vie aussi complexe avec autant de simplicité, de naturel et de décontraction. Sa capacité à être toujours aussi motivé alors qu'il a tellement gagné. Sa manière d'être avec les gens, de s'intéresser à eux, pas une fois de temps en temps mais tout le temps. Et surtout, je suis toujours étonné de voir à quel point il aime le tennis. Même pour un entraînement dans un court quelconque à Zurich, il est content d'être là. »

Vous souvenez-vous de votre première rencontre ?

« Je crois que la première fois que je l'ai vu, c'était à Kloten aux championnats de

Suisse juniors 1992. A 16 ans, j'avais gagné chez les M18. Lui était en M12 je crois. Mais je n'en ai pas un souvenir très précis parce qu'il ne m'avait pas particulièrement impressionné. Après, je l'ai découvert à Ecublens, au centre national de tennis. Il avait un sourire assez satisfait de lui, il faisait un peu le malin, je me suis dit : « c'est qui ce petit jeune ? ». Ensuite, je suis passé pro mais j'ai arrêté à 20 ans. Comme j'aimais bien jouer les Interclubs, je suis resté dans le circuit suisse, j'allais de temps en temps à Bienne où Roger s'entraînait désormais. Je faisais parfois le sparing partner, j'ai commencé à travailler pour l'équipe de Fed Cup. En 2002, quand Peter Carter est mort (*), je suis devenu coach assistant de l'équipe de Coupe Davis, puis coach, puis capitaine. Et puis Roger m'a demandé de travailler avec lui. L'an dernier, j'ai passé 225 jours avec lui. Je suis très heureux que notre rapport de confiance dure ainsi depuis si longtemps. »

L. Fe

(*) Premier entraîneur de Roger Federer, l'Australien Peter Carter devait devenir capitaine de Coupe Davis lorsqu'il s'est tué dans un accident de la route en août 2002.